

Marie  
QUÉMÉNER GRENIER



LE TESTAMENT  
D'EIRA



EDILIVRE



« Les larmes d'une mère sont les seules qui donnent  
envie de mourir de chagrin. »

Jean Gastaldi

À mes amours, Mélanie et Kiki.

À mon petit Prince, Nicolas, puisses-tu avoir trouvé  
ton étoile.



## I

– Viens, femme, assieds-toi. Il ne faudrait plus tarder maintenant.

Nanouschka esquisse un sourire bien que l'heure fût grave. Anselme, son mari, était fort bel homme. Grand, élancé, une tignasse blonde ondulante retombant sur ses larges épaules et, surtout, un regard acéré, généralement bleu, parfois gris, lorsque la colère ou la contrariété le submergeait. Il avait beaucoup de charme et en usait volontiers, en abusant aussi, parfois. Elle n'ignorait rien de ses infidélités, mais fermait les yeux par amour pour lui. Il l'aimait, elle le savait. C'était son « homme », et son côté souvent machiste l'amusait bien plus qu'il ne l'agaçait. Adolescent déjà, c'était un fin dragueur, et peu de filles avaient su lui résister. Mais c'était elle qu'il avait choisie pour partager sa vie. Elle n'avait alors que dix-sept ans, et convaincre son père, Adhémar, d'accepter leur union n'avait pas été chose aisée. Devant les larmes et supplications de la jeune fille, il avait bien

fini par céder, à contrecœur, convaincu que sa princesse ne pourrait être que malheureuse avec ce coureur de jupons. Le mariage d'Anselme et Nanouschka avait toutefois été célébré en grande pompe. Amis, famille éloignée, villageois, tous étaient là. Adhémar, malgré ses réticences, avait tenu à ce que cette journée soit magique pour sa princesse, et avait développé des trésors d'ingéniosité pour que ces précieux instants restent gravés à jamais dans la mémoire du couple, comme l'un des plus beaux jours de sa vie. « Peut-être est-ce qu'il réfléchira à plusieurs fois, maintenant, avant d'aller voir ailleurs », s'était-il dit alors qu'Anselme et Nanouschka partageaient, devant toute l'assemblée, la Coupe de l'union sacrée, symbole de leur amour et de leur dévouement mutuel. Adhémar ne s'était pas trompé, des étoiles brillaient dans les yeux de sa princesse, et il en fut ému aux larmes, qu'il dissimula soigneusement. « La boucle est bouclée » murmura-t-il en levant les yeux au ciel. « Notre fille est resplendissante de bonheur, vois comme elle te ressemble ». Elle était effectivement le portait craché de sa mère.

Nanouschka se servit une tasse de thé. Elle avait la gorge sèche et une angoisse naissante lui étreignait la poitrine. Dans l'après-midi, après avoir briqué toutes les vitres de la maison, vider l'âtre de la cheminée de ses cendres encore tièdes, qu'elle avait rependues dans le potager, elle s'était affairée à la préparation d'une tarte aux abricots, histoire de chasser toutes les

pensées pessimistes qui la perturbaient depuis quelques jours, mais rien n'y faisait. L'orage approchait, inévitable, mettant ses nerfs à fleur de peau. Le poêle à bois avait encore fait des siennes, enfumant toute la cuisine. Elle avait été obligée d'ouvrir en grand portes et fenêtres pour aérer l'unique pièce qui formait le rez-de-chaussée de la maison. Il faudra bien qu'Anselme se décide à réparer ce poêle quand tout ça sera fini, se dit-elle.

– Allez, ma douce, murmura Anselme. Approche. Ton père est allé au village chercher un morceau de lard. Il ne sera pas de retour avant un bon moment. Nanouschka, qui tentait de découper une part de tarte tout en maîtrisant son tremblement, posa finalement son couteau, s'avança et s'assit face à son mari.

Elle avait été élevée par son père, Adhémar. Ce dernier ne s'était jamais remis du décès de sa femme, morte à la naissance de Nanouschka, et n'avait pas souhaité refaire sa vie, qu'il avait consacrée tout entière à Chouka, sa princesse. Taciturne, peu causant, les rares paroles d'Adhémar tombaient toujours comme un couperet, voire une sentence. Même si les années avaient quelque peu voûté ce fier gaillard, doté d'une force peu commune, son imposante stature et son regard dur, que certains allaient jusqu'à qualifier de féroce, impressionnaient toujours son entourage. Il était perçu comme un solitaire pas vraiment affable, et les sentiments à son égard oscillaient entre la crainte et un profond

respect. C'était un « sage » et nul ne s'avisait jamais de le contredire. Après le mariage de son unique enfant, la question ne s'était donc naturellement pas posée. Le couple vivrait chez lui. La maison était assez grande pour l'accueillir. L'étage comportait trois grandes chambres confortablement meublées.

Adhémar aimait cette demeure, que son père avait mis plusieurs mois à construire et de nombreuses années à terminer. Il y était né et y avait toujours vécu. Située dans une petite prairie bordée, au nord, de bosquets, à l'ouest, d'un ruisseau peu profond, à une bonne demi-heure de marche de l'agitation du village, le temps coulait sur cette maison sans lui faire ombrage. Cet endroit retiré convenait parfaitement au caractère solitaire d'Adhémar, même s'il était conscient que cet isolement forcé avait bien souvent été pénible pour Nanouschka, qui enviait la vie citadine sans pourtant ne jamais l'avoir connue, ou justement à cause de cette ignorance. Mais c'était la maison familiale et la tradition devait perdurer coûte que coûte. Au besoin, pensait-il souvent, il pourrait toujours aménager une partie de la grange, si la famille s'agrandissait et que la place venait à manquer. Inconsciemment, il avait déjà tout planifié dans le seul but, fort égoïste, de garder auprès de lui sa princesse. Même s'il ne l'admettait jamais, l'idée de devoir un jour vivre seul le terrifiait.

Anselme regardait son épouse fixement, sans un mot. De fins cheveux auburn encadraient son joli

minois rond. Son teint clair était illuminé par ses grands yeux vert émeraude. Son thé refroidissait sans qu'elle y eut porté les lèvres. Elle attendait, n'osant pas entamer le débat. Sa vie, leur vie allait se jouer maintenant. Leur destin serait probablement scellé à jamais.

- Tu es belle, ma femme, finit-il par articuler lentement. Anselme cherchait ses mots. Il ne voulait, il ne devait pas la blesser. Comment trouver les paroles adéquates ? Il déglutit, baissa le regard et se lança enfin.

- Chouka, dit-il avec tendresse, nous sommes mariés depuis bientôt quatre ans. Je suis un homme et un mari comblé. La vie nous a donné beaucoup, mais ce n'est malheureusement pas encore suffisant. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Il avait relevé la tête et la regardait à nouveau. Nanouschka resta de marbre. Les pensées ne se bousculaient plus dans sa tête, une seule phrase revenait sans arrêt, « ça y est, c'est fini. »

Elle but une gorgée de thé, lentement. Elle se plierait, quoi qu'il en soit, à la volonté de son époux. « Ça y est, c'est fini. » Elle planta son regard émeraude dans les yeux gris de son mari.

- Oui, Anselme, je le sais, admit-elle péniblement. Aucun rire d'enfant n'égaie notre maison.

Plus qu'une constatation, Nanouschka avait prononcé ces derniers mots comme l'aveu d'une faute lourde et impardonnable, portant tout le poids de sa

culpabilité.

Avec bien plus de dureté qu'il ne l'aurait voulu, Anselme lâcha brusquement :

– Si, au terme de notre quatrième année de mariage tu ne portes toujours pas ma descendance, je devrais te chasser, c'est la loi ».

Un silence pesant s'installa. « Ça y est, c'est fini. », « ça y est, c'est fini. ». Cette phrase lui martelait l'esprit. Nanoushka ne pensait pas à ce qui allait advenir d'elle, ça, elle ne le savait que trop bien. D'aussi loin que la mémoire collective pût s'en souvenir, la légende avait hanté les rêves de toutes les petites filles. Elle pensait à son époux, imaginant déjà la scène. Anselme la répudiant, le regard triste, mais le geste sûr et le verbe haut, pour ne pas faiblir devant les « amis » et badauds qui ne manqueraient pas d'être présents afin de s'assurer, officiellement, que la loi était bel et bien respectée, mais qui, officieusement, se délecteraient du spectacle. Tous les témoins de leur bonheur, présents à leur mariage, allaient devenir ceux de son opprobre. Elle supposait la honte qui serait sienne, mais aussi celle de son père, qui n'aurait d'autre choix que d'accepter. En serait-il capable ? Elle en doutait et cette perspective l'effrayait peut-être bien plus encore que son propre devenir.

Son petit paradis devenait enfer, son entourage les suppôts de sa malédiction et elle se sentait désespérément impuissante, ce qui la mit hors d'elle.

– Non, hurla-t-elle soudain malgré elle, se levant